

sont devenus plus exacts ; qu'enfin les observations nous ont fait connaître des astres entièrement nouveaux pour nous , et qu'elles ont agrandi à nos yeux et à notre imagination l'ensemble admirable qui forme le système du Monde. On peut voir toutes ces améliorations plus détaillées dans les grands traités d'astronomie publiés par M. Lalande en 1792 , et par M. Schubert en 1798.

PHYSIQUE MATHÉMATIQUE.

La révolution opérée de nos jours dans la chimie n'a pu se faire sans détourner un peu de leurs recherches habituelles nos physiciens, qui voyaient s'ouvrir dans une science si voisine, une carrière qui leur promettait de plus nombreuses découvertes. Nous aurons pourtant à raconter, en physique, des travaux curieux et des inventions intéressantes.

La balance de Torsion avec laquelle Coulomb avait si heureusement déterminé la loi des attractions et des répulsions électriques, lui servit à prouver que les phénomènes magnétiques étaient soumis à une loi toute semblable ; à mesurer les moindres effets du magnétisme ; à trouver le degré très-élevé de température qui les fait totalement disparaître ; à montrer que le magnétisme n'est point, comme on l'avait cru , une propriété particulière à certains corps , mais qu'elle existe dans tous , même dans ceux qui en paraissent le plus dénués. La même balance lui fit mesurer la résistance que les fluides opposent au mouvement et dont la loi est exprimée par deux termes desquels Newton n'avait trouvé que le premier , parce que le second ne devient sensible que dans les mouvemens très-lents.

Toute sa vie Coulomb s'était occupé du perfectionnement des boussoles d'inclinaison et de déclinaison. L'inclinaison surtout était difficile à obtenir parce que MM. Coulomb, Laplace et Borda n'avaient pas encore donné les formules propres à la déterminer par le nombre des oscillations, et que les boussoles étaient inexactes. M. Gilpin vient de publier (dans les *Transactions philosophiques*) une longue suite d'observations qui prouvent que l'inclinaison est sujette à des variations diurnes et séculaires, et que la diminution annuelle est maintenant de 5 minutes. M. Cassini avec des boussoles de son invention, avait observé les inégalités diurnes de la déclinaison. M. Biot avait tenté de déterminer par les observations de la Peyrouse et de M. Humboldt, la position de l'équateur magnétique, et son intersection avec l'équateur terrestre. M. Humboldt, à son tour, vérifia la théorie de M. Biot par de nouvelles observations faites en commun avec M. Gay-Lussac. Ils trouvèrent que les grandes chaînes de montagnes, les volcans même embrasés, n'avaient aucune influence sensible sur la force magnétique; que cette force diminuait progressivement à mesure qu'on s'éloignait de l'équateur terrestre. MM. Biot et Gay-Lussac dans leurs ascensions aërostatiques ont remarqué que la distance à la Terre, n'apporte aucune diminution sensible à l'intensité du magnétisme, et cependant M. Gay-Lussac, dans la dernière de ces ascensions, s'était élevé à une hauteur la plus grande à laquelle on soit jamais parvenu, puisqu'elle surpassait celle de toutes les montagnes du globe.

M. Wollaston avait imaginé un appareil extrêmement simple à l'aide duquel il mesurait exactement la réfraction et la réflexion des substances transparentes; par une addition très-ingénieuse, M. Malus a étendu l'usage de cet appareil aux substances opaques, et son analyse lui a fait découvrir une erreur échappée à M. Wollaston qui n'avait pas les moyens de soumettre à l'expérience cette partie de sa théorie.

M. Ramond, sur les Pyrénées, avait trouvé une correction très-légère à faire au coefficient de la formule de M. Laplace pour calculer la hauteur d'une montagne sur laquelle on a fait une observation barométrique. M. Biot en répétant les expériences de physique sur lesquelles M. Laplace s'était fondé, a trouvé, qu'en effet, la correction était nécessaire, et ces expériences de M. Biot lui ont donné le coefficient de M. Ramond comme elles lui avaient donné la réfraction de M. Delambre. Ce même travail l'avait conduit à d'autres conséquences très-intéressantes sur le pouvoir réfringent des différens gaz, et à un moyen d'estimer avec plus de précision que par les procédés chimiques mêmes, la composition de diverses substances, telles par exemple, que le diamant qu'il croit en partie composé d'oxygène.

Pendant que les astronomes de France mesuraient la grandeur de la Terre pour y trouver le fondement du système métrique, M. Schuckburg cherchait à déterminer le rapport des mesures usuelles d'Angleterre avec le pendule qui bat les secondes à la latitude de 51 deg. et demi. Ses expériences étaient très-précises, mais en comparant la longueur de son pendule avec deux règles-étalons construites par deux artistes d'une grande renommée, il s'aperçut avec étonnement que les deux règles n'étaient pas exactement de même longueur, ce qui prouve l'inconvénient de ces mesures arbitraires dont le modèle n'existe nulle part dans la nature, ce que nous savions d'ailleurs par les altérations que le laps

de tems avait occasionnés dans notre toise et la pinte de Paris. Dans le même tems, M. Cavendish ; (par des moyens qui ne sont que la balance de Torsion de Coulomb, exécutée plus en grand) déterminait la densité de la Terre qu'il trouvait cinq fois et demie plus grande que celle de l'eau.

Roy et Ramsdén avaient observé les dilatations du verre et de divers métaux, pour se préparer à la mesure de deux bases dans l'opération trigonométrique d'Angleterre. Lavoisier et Borda déterminèrent les dilatations du laiton et du Platine. Borda et M. Cassini mesurèrent par des observations d'une précision toute nouvelle, la longueur du pendule qui bat les secondes à Paris, pour obtenir exactement le rapport de ce pendule au mètre. Vers le même tems, une nouvelle branche de physique était née d'une expérience de Galvani, que tous les physiiciens s'empresserent de répéter et de diversifier. M. de Humboldt eut le courage de s'y soumettre lui-même en bravant les douleurs les plus cuisantes pour connaître mieux des effets dont on attendait de précieuses lumières sur l'économie animale et peut être même sur le principe de la vie; si ces brillantes espérances ne sont pas encore réalisées, le galvanisme a du moins donné naissance à la pile de Volta, qui bientôt nous a montré des merveilles plus réelles, et qui excitent en ce moment même le plus vif intérêt. M. Biot a donné de cet appareil une théorie fort élégante, mais qui suppose deux principes, dont l'un, quoique très-approché, et le plus simple qu'on puisse imaginer, n'a pourtant pas été mis tout-à-fait hors de doute par les expériences.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

A l'époque de 1789, toutes les nations à l'envi paraissent animées du désir de perfectionner la description de leurs Etats et des mers qui baignent leurs côtes. Le goût qu'avaient fait naître les voyages heureux et brillants des Bougainville, des Cook ne s'affaiblit pas par les expéditions désastreuses, mais non tout-à-fait inutiles de la Peyrouse et d'Entrecasteaux. Les Anglais ont profité des avantages de leur position; tandis que leur Société africaine pénétrait dans des contrées entièrement inconnues, que leur Hornman recevait l'accueil le plus distingué du vainqueur de l'Egypte, que Munkopark bravait les plus grands dangers pour ouvrir de nouvelles routes au commerce de son pays, que Flinders s'exposait à des dangers plus terribles encore pour visiter la terre de Diemen et les côtes de la Nouvelle Hollande, leurs vaisseaux parcouraient la mer et l'archipel des Indes, leurs ambassadeurs reconnaissaient le Thibet, le royaume de Siam, le Japon, et le Tonkin. Les Français, avec des soins et une exactitude dignes de servir de modèle à tous ceux qui auront à remplir de pareilles missions. Les Français si glorieusement occupés ailleurs n'avaient pourtant point abandonné les recherches géographiques : si les Anglais nous faisaient mieux connaître la pointe méridionale de l'Afrique, les Français trouvaient en Egypte matière à des descriptions bien plus intéressantes. Le capitaine Marchand avait fait autour du Monde un voyage heureux et modeste, qui, pour être apprécié ce qu'il vaut, attendait la plume d'un navigateur distingué. M. Fleurieu a su y ajouter un prix nouveau en donnant aux marins toutes les instructions qui peuvent rendre leurs courses moins périlleuses et plus utiles, en les préparant à recevoir le bienfait des nouvelles mesures, et en proposant une division plus méthodique des mers, division déjà adoptée en Espagne par un savant, qui pourtant croyait avoir à se plaindre de la manière dont M. Fleurieu avait parlé de ses compatriotes. Mais si les Espagnols ont en effet mérité jadis quelques reproches en gardant pour eux leurs découvertes, il est juste aussi de dire qu'ils ont adopté maintenant un système tout opposé; le dépôt hydrographique de Madrid, à l'instar de celui de France, a publié franchement des cartes et des ouvrages qui lui font le plus grand honneur.

M. Buache a préparé pour nos navigateurs tous les renseignemens qui peuvent diriger leur marche. il a rassemblé dans le dépôt de la marine toutes les connaissances qui pouvaient leur être utiles ; il a discuté tout ce qu'une érudition vaste lui a fait découvrir d'essentiel dans les géographes anciens dont il croit que l'intérieur de l'Afrique et même la Nouvelle Hollande avaient été passablement connus. Muni de ces instructions, le capitaine Baudin alla reconnaître les côtes de la Nouvelle Hollande dans une expédition recommandable surtout par les services qu'elle a rendus à l'histoire naturelle. Enfin , pour terminer cette notice par un voyage qui renferme tous les genres de mérite , M. de Humboldt a fait à ses frais une entreprise qui aurait honoré un gouvernement ; seul avec son ami Bonpland il s'est enfoncé dans les déserts de l'Amérique , il en a rapporté 6000 plantes avec leurs descriptions , les positions de plus de 200 points déterminés astronomiquement ; il est monté à la cime du Chimborazo dont il a mesuré la hauteur. Il a créé la géographie des plantes , assigné la limite de la végétation et des neiges éternelles , observé les phénomènes de l'aimant et des poissons électriques , et rapporté aux amateurs de l'antiquité des connais-

sances précieuses sur les Mexicains, leur langue, leur histoire, et leurs monumens.

SIRE.

Nous avons obéi (bien imparfaitement sans doute , mais autant que nos moyens l'ont permis) aux ordres de Votre Majesté , en lui offrant cet extrait sommaire du tableau plus étendu , moins incomplet , que nous avons l'honneur de lui présenter au nom de la classe des sciences physiques et mathématiques de son Institut. Votre majesté vient d'entendre les noms de tous ceux qui ont contribué aux progrès des mathématiques. Tous ces savans auront reçu la plus flatteuse de toutes les récompenses dans la certitude que leurs efforts sont connus de l'auguste protecteur dont un regard suffit pour encourager les sciences , les lettres et les arts.

Il nous reste à remplir un devoir bien honorable et bien facile; votre majesté daigne interroger l'Institut sur les moyens d'assurer les progrès ultérieurs; les progrès des mathématiques ne sont nullement douteux, l'instruction première trouve des sources abondantes dans tous les Lycées; l'Ecole polytechnique est une pépinière de sujets distingués pour tous les genres de service public. Déjà nous avons vu sortir de cette Ecole plus d'un jeune savant, qui, comme MM. Biot, Poisson, Malus, marchant sur les traces des plus grands géomètres, leur promettent de dignes successeurs; d'autres comme MM. Puitsant, Francœur, ont vu leurs ouvrages adoptés pour l'enseignement et les services publics; la loi bienfaisante qui a régénéré l'instruction promettait une Ecole spéciale aux mathématiques; cette Ecole existait. La géométrie et l'algèbre, l'astronomie et la physique, sont professées au Collège impérial de France. Un cours d'analyse transcendante y compléterait l'enseignement des sciences exactes. Une opération importante avait été commencée pour donner à la France une perpendiculaire digne de sa méridienne... Mais nous ne formons point de vœu; nous attendons avec une confiance respectueuse, ce qu'il plaira à Votre Majesté d'ordonner en faveur d'une science dont elle eut elle-même reculé les limites, si de plus hautes destinées ne l'eussent appelée à les protéger toutes également, pour les faire concourir à la splendeur et aux merveilles de son règne.

*Discours de M. Cuvier, secrétaire de la classe
pour les sciences physiques.*

SIRE,

Le ministre honorable que les ordres de votre Majesté Impériale nous appellent à remplir, nous intimide également, soit que nous considérions l'étendue des sciences dont nous devons tracer l'histoire, ou le nombre et l'ardeur de ceux qui les cultivent, ou la rapidité des progrès qu'elles ont faits dans ces dernières années; et ce n'est qu'en tremblant que nous nous sommes hasardés de choisir, parmi tant de travaux divers, parmi tant d'hommes d'un mérite si éminent, ceux qui nous ont paru le plus dignes de vous être nommés.

En effet, la crainte d'avoir commis un oubli injuste, pourrait-elle jamais être plus pénible que dans cette occasion solennelle où le génie demande à connaître, à honorer le génie, où le héros qui a porté la gloire militaire et politique au-delà de toutes les bornes que lui assignaient les exemples de l'histoire et les élans les plus hardis de l'imagination, veut rapprocher de lui et couronner de ses mains toutes les sortes de gloire, encourager tous les genres de talent, ordonner l'exécution de tous les travaux utiles ?

Et cependant en quelle partie des connaissances humaines un pareil oubli est-il plus difficile à éviter que dans les sciences naturelles, dont le champ est à la fois le plus vaste et le plus fécond que l'esprit puisse cultiver? leurs principes les plus généraux sont encore rebelles à des calculs précis, et ne laissent par conséquent d'autres guides à suivre que l'expérience et l'observation; mais par une conséquence non moins évidente, toute observation bien faite, toute expérience concluante a le droit d'y tenir une place, et les travaux particuliers qu'il n'est pas permis à leur historien de négliger, se multiplient au-delà de toute mesure.

Ce nombre prodigieux de faits qui s'étendent depuis la simple aggrégation des molécules d'un sel, jusqu'à la formation des corps organisés et jusqu'aux fonctions les plus compliquées de leur vie, semble cependant se rapporter plus ou moins immédiatement au phénomène général de l'attraction moléculaire, et nous ne pouvions choisir de fil plus convenable pour nous retrouver dans cet immense dédale.

Nous avons donc examiné d'abord l'attraction moléculaire dans les effets les plus immédiats, dans les lois auxquelles elle est soumise et dans les modifications qu'elle éprouve de la part des autres principes généraux; ce qui nous a procuré l'avantage de commencer notre rapport par la théorie des cristaux et par celle des affinités;

deux sciences entièrement nouvelles et nées dans la période dont nous avons à rendre compte.

La première en signale le commencement; elle est due toute entière à M. Hailly; ces figures si régulières et si variées que prennent les minéraux dans une formation tranquille sont maintenant soumises au calcul et vérifiées par la division mécanique; ce phénomène si curieux n'offre plus rien d'arbitraire ni de vague dans son explication; le même âge, le même auteur ont vu naître la science, et l'ont, pour ainsi dire, conduite à son terme.

La théorie des affinités, plus ancienne quant à son origine primitive, a subi récemment une révolution complète, et M. Berthollet vient de lui imposer des lois toutes nouvelles; il n'admet plus d'affinités électives ni de décompositions absolues; l'affinité n'est plus pour lui qu'une tendance générale d'un corps à s'unir à d'autres; qui continuerait d'agir lorsqu'on mêle trois ou plusieurs corps, si elle n'était contrebalancée par des forces opposées, telles que l'indissolubilité de l'une des combinaisons résultantes, ou sa plus grande tendance à cristalliser, à effleurir ou à se vaporiser. Enfin, la chaleur et la pression sont aussi des causes opposées entr'elles, qui font varier en différens sens l'affinité elle-même aussi bien que les tendances qui lui sont contraires. Nous montrons en détail dans notre rapport comment ces principes éclairent d'une vive lumière, ce que la chimie offrait jusqu'à présent de plus obscur, et nous y faisons entrevoir l'influence qu'ils exerceront un jour sur toutes les autres sciences physiques.

Passant ensuite aux divers agents impondérables qui font varier les affinités, nous disons quelques mots de l'action chimique de la lumière et des expériences encore contestées de M. Herschell, sur le mode de son union avec la chaleur dans les rayons du soleil.

Nous en venons alors à l'histoire des découvertes relatives à la chaleur elle-même, lesquelles constituent un corps de doctrine tellement nouveau, que les physiciens de la première moitié du dix-huitième siècle ne s'en faisaient pas même une idée.

Les premiers germes en remontent à plus de quarante ans, et c'est à l'écoais Black et au suédois Wilke que nous les devons; ils s'aperçurent les premiers, non-seulement qu'un corps absorbe une grande quantité de chaleur en se fondant et en se vaporisant, et qu'il la restitue en revenant à son état primitif, mais encore qu'il faut des quantités de chaleur différentes pour degrés; ces premières vérités en ont produit une foule d'autres, dont l'influence sur le système entier des sciences, aussi bien que sur l'économie domestique et surtout les arts, est incalculable.

Nous faisons l'énumération rapide de ces découvertes de détail, de la différente conductibilité des corps pour la chaleur mesurée par Francklin et Ingenhous, de la manière particulière dont les liquides la conduisent, reconnue par M. le comte de Rumfort, et devenue entre ses mains la source de tant de procédés utiles; du calorimètre inventé par M. Delaplace, pour mesurer la chaleur qui se produit ou disparaît dans chaque circonstance, instrument qui a appuyé la théorie chimique de si belles démonstrations; des diverses dilatabilités des corps mesurées par MM. Dalton et Gay-Lussac, et si nécessaires à connaître pour juger les thermomètres; enfin, de la théorie des vapeurs terminée récemment par les mêmes physiciens, et dont l'importance est si grande pour la construction des pompes à feu, ces machines les plus merveilleuses peut-être dont le génie des sciences ait enrichi la Société.

L'électricité galvanique se présente ensuite et nous ouvre à-la-fois une scène nouvelle et des régions dont personne n'oserait encore calculer l'étendue. Le plus puissant peut-être des agents que la nature emploie dans ses opérations à la surface de notre globe, était donc resté caché jusqu'à l'âge présent! Nous ne faisons qu'en découvrir la simple juxtaposition, non pas même de deux métaux, mais de deux corps différens, quels qu'ils soient, altère l'équilibre de l'électricité! et cette altération peut produire les mouvemens les plus violens dans l'économie animale; elle sépare les substances les plus étroitement unies; dans cet instant même elle semble vouloir nous révéler la composition de ces alkalis que la chimie la plus profonde nous avait toujours présentés comme des corps simples; enfin quand elle est dans toute sa force, c'est la foudre elle-même, et dans ses divers degrés elle est peut-être le ressort secret d'un grand nombre de phénomènes encore mystérieux. Le nom de Galvani qui a découvert l'action de cette électricité sur l'économie animale, celui de M. Volta qui a démontré son origine et sa nature et qui a enseigné à la renforcer indéfiniment; ceux de MM. Ritter, Nicholson et sur-tout de M. Davy qui ont reconnu et constaté sa puissance chimique, sont honorablement consignés dans cette partie de notre rapport parmi ceux de beaucoup

d'autres physiciens estimables qui ont enrichi la théorie du galvanisme d'expériences et de découvertes plus particulières.

C'est après cette théorie des agents chimiques impondérables si nouvelle dans l'histoire des sciences, que nous passons à la chimie proprement dite, et sur-tout à sa doctrine fondamentale, l'explication de ce qui se passe dans la combustion.

C'est ici, sans contredit, la révolution la plus importante que les sciences naturelles aient jamais éprouvée, révolution à-la-fois si honorable pour notre tems et pour notre nation et qui n'a été consommée qu'au commencement de la période dont nous rendons compte.

Sans doute, il s'accumulait depuis bien des années des faits propres à renverser le phlogistique et tout le brillant système de Stahl, quelque soin que les Senac, les Macquer, les Rouelle, les Bergmann eussent pris pour le soutenir et le développer; sans doute la théorie nouvelle n'est qu'un lien qui rapproche heureusement des faits particuliers reconnus en des tems et par des hommes très-différens. La découverte de la chaleur latente par Black, celle du dégagement de l'air des chaux de mercure par Bayen, celle de la production de l'air fixe dans la combustion du charbon par M. Cavendish, et de l'eau dans celle de l'air inflammable par le même savant et par M. Monge, sont des portions intégrantes de la nouvelle chimie, aussi bien que l'augmentation du poids des métaux calcinés déjà annoncée par Libavius et que l'absorption de l'air dans les calcinations reconnue dès le tems de Boyle.

Mais c'est précisément le bonheur d'avoir réuni en un seul faisceau tous ces rayons isolés qui fait la gloire incontestable de Lavoisier. Jusqu'à lui, les phénomènes particuliers de la chimie pouvaient se comparer à une espèce de labyrinthe dont les allées profondes et tortueuses avaient presque toutes été parcourues par beaucoup d'hommes laborieux; mais leurs points de réunion, leurs rapports entr'elles et avec l'ensemble ne pouvaient être aperçus que par le génie qui saurait s'élever au-dessus de l'édifice et en saisir le plan d'un œil d'aigle.

L'Europe fut témoin à cette époque d'un spectacle touchant dont l'histoire des sciences offre bien peu d'exemples; les chimistes français les plus distingués, les contemporains de Lavoisier, ceux qui avaient le plus de droits à se regarder comme ses émules et particulièrement MM. Fourcroy, Berthollet et Guyton, passèrent franchement sous ses drapeaux, proclamèrent hautement travailler avec lui à l'étendre à tous les phénomènes et à l'inculquer dans tous les esprits.

C'est par cette conduite noble autant que par l'importance de leurs propres découvertes qu'ils méritèrent de partager la gloire de cet heureux génie, et qu'ils firent donner à la nouvelle théorie le nom de chimie française sous lequel elle est aujourd'hui adoptée de toute l'Europe.

L'un des moyens qui ont le plus puissamment contribué à lui donner des succès si rapides, c'est la nomenclature créée par cette société des chimistes français. Substituer à des termes barbares ou mystérieux imaginés dans les tems d'ignorance, des noms qui expriment l'espèce et la proportion des élémens de chaque substance, c'était offrir à l'esprit le tableau abrégé des résultats de la science, et fournir à la mémoire le moyen de se rappeler par les noms, la nature même des objets. La nouvelle nomenclature n'est point un instrument de découverte puisqu'elle n'est que l'expression des découvertes faites; mais il est juste de reconnaître en elle un excellent instrument d'enseignement, et comme telle on ne peut lui contester d'avoir répandu la science et d'avoir exercé une grande influence sur les découvertes de détail dont nous parlons à sa suite.

Elles occupent trop de place dans notre rapport pour que nous puissions seulement en faire l'énumération dans ce résumé; presque toutes les substances de la nature ont été examinées; presque toutes les combinaisons imaginables ont été tentées par les chimistes, le nombre des métaux a été porté à 28, celui des terres à 9; de nouveaux acides ont été découverts ou formés; la composition des différens sels a été déterminée; on en a fabriqué plusieurs dont les arts tirent un parti avantageux; on a appris à extraire de toutes les combinaisons les élémens qu'il est utile d'avoir à part.

Les noms des Berthollet, des Fourcroy, des Vauquelin, des Chaptal, des Guyton, des Deyeux, des Thénard parmi les Français; ceux des Klaproth, des Kirwan, des Davy, des Tennant, des Wollaston parmi les étrangers, couvrent les pages du long catalogue que nous avons dressé de tous ces importants travaux.

Il en est dans le nombre dont le genre appartient plus exclusivement à l'époque présente: ce sont ceux qui ont pour objet les produits des corps organisés, et dont l'histoire offre sur-tout les noms de MM. Fourcroy et Vauquelin unis depuis si long-tems par la science et par l'amitié.

Nous savons aujourd'hui, grâce aux longues recherches de ces savans chimistes et à celles de quelques-uns de leurs émules, que tous ces produits de la vie se composent des diverses productions d'un petit nombre de substances; du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène, plus ou moins d'azote, voilà leurs matériaux fondamentaux; un peu de terre, quelques atomes de soufre, du phosphore, divers sels se joignent à ce fonds principal: tous ces élémens semblent se jouer dans leurs diverses réactions: ils s'unissent, se séparent, se retrouvent de mille manières dans nos laboratoires, comme dans les fonctions de la vie; et la chimie elle-même est parvenue à en transformer la plupart à son gré les uns dans les autres par des modifications légères, ou par les diverses sortes de fermentations. On conçoit aisément quelles lumières ces analyses de substances animales et végétales ont jeté sur les arts qui les emploient et combien peuvent être utiles ces métamorphoses de matières communes en matières rares et précieuses; mais il ressort de tous ces faits un résultat plus important encore qui nous élève à une théorie générale des êtres organisés, en nous montrant l'essence même de la vie dans une variation perpétuelle de proportion entre des substances peu nombreuses par elles-mêmes.

Après avoir conduit ainsi l'histoire de la chimie jusqu'à ses doctrines les plus compliquées et les plus profondes, nous passons à la deuxième partie de notre rapport, dont l'objet est d'exposer les progrès et l'état de l'histoire naturelle, science dont le public et même quelques savans se font encore des idées très-vagues, et qui n'est autre chose que l'application des lois générales de la physique et de la chimie aux phénomènes particuliers que manifestent les divers corps de la nature.

L'atmosphère et sa composition, les météores, les eaux, leurs mouvemens et ce qu'elles contiennent; les divers minéraux, leur position réciproque et leur origine; les formes extérieures et intérieures des végétaux et des animaux, leurs propriétés, les mouvemens qui constituent les fonctions de leur vie, leur action mutuelle pour maintenir l'ordre et l'harmonie à la surface du globe; voilà ce que le naturaliste doit raconter et expliquer; voilà les objets dont il faut nécessairement qu'il réunisse la connaissance.

Aucune des branches de l'histoire naturelle ne peut plus se passer entièrement des autres, et moins encore des deux sciences générales. En vain voudrait-on maintenant classer les minéraux sans les analyser chimiquement et mécaniquement, ou les animaux sans connaître leur structure intime et les fonctions de leurs organes; le physiologiste qui médite sur les phénomènes de la vie des plantes et de celle de tous les animaux, se perdrait bien vite en conjectures illusoires, tout comme il ferait volontairement les yeux à la lumière s'il refusait d'admettre l'influence des lois physiques dans les fonctions vitales.

Il reste cependant une différence essentielle entre les sciences générales et l'histoire naturelle; c'est que, dans les premières, on n'étudie que des phénomènes dont on détermine en maître toutes les circonstances, et que, dans l'autre, les phénomènes se passent sous des conditions qui ne dépendent pas de l'observateur.

Dans la chimie ordinaire, par exemple, nous fabriquons nos vaisseaux de matières inaltérables; nous les formons, les courbons, les dirigeons comme il nous plaît; nous n'y plaçons que ce qu'il faut pour avoir des idées claires du résultat.

Dans la chimie vitale, les matières sont innombrables; à peine le chimiste nous en a-t-il caractérisé quelques-unes; les vaisseaux sont d'une complication infinie; à peine l'anatomiste nous a-t-il décrit une partie de leurs contours; leurs parois agissent sur ce qu'ils contiennent; elles en subissent l'action; il vient sans cesse des élémens du dehors en dedans; il s'en échappe du dedans en dehors; toutes les parties sont dans un tourbillon continu, qui est une condition essentielle du phénomène, et que nous ne pouvons suspendre long-tems sans l'arrêter pour jamais.

Malgré ces difficultés inhérentes à l'histoire naturelle, les idées que nous venons de donner de cette science, et qui n'ont guères été adoptées d'une manière générale que dans cette période, lui ont fait changer de face, et ont jeté sur toutes ces branches la lumière la plus vive.

En météorologie, la composition gazeuse de l'atmosphère a été reconnue la même à toutes les hauteurs et dans tous les pays par les Berthollet, les Humboldt, les Gay-Lussac, les Beddoes; mais les odeurs qui affectent si vivement nos sens et les miasmes qui attaquent si cruellement notre économie, restent encore insaisissables pour nos moyens chimiques, quoiqu'il soit bien certain que ces moyens les détruisent, preuve entre mille de cette multitude de substances qui agissent à notre insu dans les opérations de la nature.

Le phénomène des pierres tombées de l'atmosphère, que l'antiquité et le moyen âge n'ont pas ignoré, n'a été mis que dans cette période au rang des vérités physiques; les conjectures de M. Chladny, les analyses de MM. Howard, Vauquelin,

Thenard, Laugier, les voyages et enquêtes de M. Biot y ont également contribué.

La minéralogie se rapproche maintenant en rigueur des sciences les plus exactes, grâce aux déterminations cristallographiques de M. Haüy, aux analyses chimiques de MM. Klaproth et Vauquelin, aux descriptions extérieures et à la détermination des positions faites par M. Werner et par son école.

Cette connaissance de la position respective des minéraux est devenue l'objet d'une véritable science, d'une science qui dirige dans leur recherche et qui remplace aujourd'hui pour les bons esprits, ces conjectures illusoire qui portaient naguères le nom pompeux de géologie. Les Pallas, les Saussure, les Desmarests, les Dolomieu, les Werner, les Deluc, les Ramond, les Humboldt lui ont donné cet aspect nouveau; leurs voyages pénibles, leurs examens scrupuleux nous ont fait connaître la vraie structure de cette partie de la croûte du globe que nous pouvons percer, en même temps qu'ils nous font presque désespérer d'en jamais deviner l'origine.

Cette croûte fourmille cependant des débris de corps organisés, preuves irrécusables de grandes révolutions, et dignes objets de la curiosité des naturalistes. Les Pallas, les Camper, les Lamarck, les ont examinés et les ont trouvés en grande partie différents, non-seulement de ceux qui vivent aujourd'hui dans les mêmes climats, mais encore de tous ceux qu'on a recueillis à la surface du globe.

L'histoire naturelle des corps vivans, infiniment plus vaste et plus compliquée que celle des corps bruts, a excité des travaux plus nombreux encore et qui n'ont pas eu moins de succès.

Leur théorie générale est ce qu'on appelle *physiologie*; elle se divise en trois parties; une chimique, qui détermine les substances qui les composent, et qui en fait la comparaison avec celles qu'ils attirent et celles qui s'exhalent; une anatomique, qui fait connaître les voies que ces substances parcourent depuis leur entrée jusqu'à leur sortie; enfin, une dynamique, qui examine les forces par lesquelles ces mouvemens compliqués s'exécutent.

La première appartient presque entièrement à l'époque présente; c'est par les travaux successifs de Priestley, d'Ingenhous, de Lavoisier, de Fourcroy, de Sennebier, de Spallanzani, de Théodore de Saussure que nous voyons clairement aujourd'hui, parmi les nombreuses transformations dont la vie animale et végétale se compose, dominer comme le caractère essentiel de la végétalisation, la décomposition de l'acide carbonique et de l'eau pour mettre du carbone et l'hydrogène à nu; et comme celui de l'animalisation, l'opération inverse, la recomposition de cet acide et de cette eau pour enlever au corps animal le carbone et l'hydrogène superflus, et y rendre à l'azote la proportion nécessaire aux fonctions de la vie.

La partie anatomique avait été cultivée plus tôt, et cependant c'est encore dans notre période qu'elle est presque arrivée à sa perfection pour l'homme, par les travaux de Mascagni sur les vaisseaux lymphatiques, et qu'elle s'y achève pour les animaux par les recherches des Vicq-d'Azyr, des Camper, des Blumenback, des Tenon, des Home; et pour les végétaux par celle des Gaertner, des Jussieu, des Desfontaines, des Mirbel, des Decandolle, des Link et d'un grand nombre d'autres hommes aussi assidus qu'ingénieux.

La partie dynamique, ou la physiologie proprement dite est par sa nature celle qui devait rester le plus long-temps imparfaite; elle a du moins eu le bonheur de se débarrasser chez les esprits sages, de ces principes occultes et généraux que l'on appliquait d'une manière vague à tous les cas difficiles sous les noms d'archée, d'âme végétative, de force vitale et autres semblables; les véritables forces attachées à chaque élément organique, telles que l'irritabilité musculaire, l'influence nerveuse, la contractilité cellulaire, ont été déterminées; la part qu'elles prennent à chaque phénomène a été analysée, et quoique, n'étant point expliquées rationnellement, chacune d'elles puisse encore être considérée comme occulte, on les a cependant adoptées comme autant de principes d'où l'on est parti pour expliquer les phénomènes auxquels elles contribuent, de la même manière que les astronomes emploient l'attraction générale, et les chimistes l'attraction moléculaire.

Il serait bien difficile de nommer tous les physiologistes dont les méditations nous ont conduits par degrés à cette régularité dans l'ordonnance des principes. Haller leur avait, en quelque sorte, indiqué leur route; mais les Hunter, les Reil, les Prichaska, les Stæmmering, les Kielmeier, les Chaussier, les Bichat et d'autres Français et étrangers y ont fait chacun des pas plus ou moins nombreux, que nous avons essayé de marquer dans notre rapport.

L'histoire naturelle particulière des êtres vivans n'est donc plus que l'emploi de ces théories générales pour expliquer les phénomènes propres

à chaque être, et dépendans de la structure, du nombre et de la disposition des organes que les forces que nous venons d'annoncer animent et font mouvoir.

Elle suppose d'abord que les êtres dont on y traite sont parfaitement nommés, distingués les uns des autres et portés dans ce grand catalogue, fondement de toute la science auquel on a donné le nom de *systema nature*. Linnéus en a jeté les premiers fondemens, mais les travaux de ses successeurs l'ont prodigieusement étendu, et jamais peut-être il n'a reçu des accroissemens comparables à ceux des vingt dernières années.

Nous rapportons les noms des voyageurs qui nous ont procuré des espèces nouvelles, des collections où elles ont été rassemblées, des naturalistes qui les ont décrites.

L'étonnante expédition d'Égypte tient le premier rang pour l'histoire naturelle comme pour tous les genres de connaissances; après elle, le voyage aux Terres-Australes ordonné par Votre Majesté a été l'un des plus fructueux; et le Muséum d'histoire naturelle est devenu sous les mêmes auspices l'un des plus complets de l'Univers. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'à présent que nous commençons à prendre une idée de la richesse de la nation. Les ouvrages de M. de Lacépède, si digne complément du magnifique édifice commencé par Buffon; ceux de MM. Geoffroy, Fabricius, Lamarck, Olivier, Latreille, Bosc, Brongniart et Shaw pour l'histoire des animaux; ceux de MM. Lamarck, Desfontaines, Ventenat, Labillardiere, Decandolle, Beauvois, Willdenow, Vahl, Cavanilles, Smith, Swartz, et d'un très-grand nombre d'autres botanistes, pour celle des plantes, portent à près de cent mille le nombre des êtres vivans consignés dans le grand registre des œuvres de la Nature.

Mais les méthodes que l'on emploie aujourd'hui pour distribuer ces êtres, sont encore pour la science un service plus essentiel que tous ces accroissemens de leur liste. Ce n'est que dans notre période que l'on est parvenu à découvrir des moyens sûrs pour les ranger tous dans un ordre tellement gradué et subordonné, que l'expression de leurs caractères distinctifs soit aussi celle de leurs rapports réels, et que la méthode ne présente autre chose que la science elle-même réduite à son expression la plus simple. L'ouvrage qui a le plus contribué à faire généralement adopter cette marche, est le *Genera plantarum* de M. de Jussieu, qui a paru en 1789, et qui fait, dans les sciences d'observation, une époque peut-être aussi importante que la chimie de Lavoisier dans les sciences d'expérience.

La comparaison absolue des végétaux pouvait seule servir de guide dans leur distribution, parce que l'on connaît trop peu les fonctions de leurs organes; les animaux, au contraire, ont eu l'avantage de voir la leur appuyée sur des fondemens rationnels, établis en quelque sorte *a priori*, et c'est l'anatomie comparée qui les leur a fournis.

L'étude générale de cette science sera le dernier caractère que nous assignerons à la période actuelle; les naturalistes s'y livrent de toute part depuis plusieurs années; déjà elle est le soutien et le régulateur de la zoologie; la physiologie générale lui doit une grande partie de ses découvertes, ou du moins le complément de ses preuves; elle éclaire jusqu'à l'histoire du globe, en rétablissant des espèces que les révolutions éprouvées par notre planète paraissent avoir détruites. Votre Majesté pardonnera-t-elle à celui qui lui parle, la témérité de s'être nommé après ses maîtres?

Voilà, SIRE, tout ce que le temps que vous voulez bien nous accorder nous permet de vous dire rapidement sur les découvertes qui ouvrent dans la partie théorique des sciences naturelles, le siècle de Napoléon.

Le tableau que nous en avons fait, et que nous allons avoir l'honneur de mettre sous vos yeux, n'est point flatté: nous-mêmes avons été étonnés, en le rédigeant, de l'abondance et de la fécondité des travaux qui se sont présentés à notre mémoire et à notre plume; textes respectables que les savans de notre âge se sont acquis à la reconnaissance de la postérité.

L'esprit qui les dirige est plus satisfaisant encore que leurs découvertes mêmes, par la garantie qu'il donne pour les découvertes futures. Toutes ces hypothèses, toutes ces suppositions plus ou moins ingénieuses, qui avaient encore tant de vogue pendant les deux premiers tiers du siècle précédent, sont aujourd'hui repoussées par les vrais savans, et ne procurent plus même à leurs auteurs une réputation passagère; l'expérience seule, l'expérience précise, faite avec poids, mesure et comparaison de toutes les substances employées et de toutes les substances obtenues, voilà aujourd'hui la seule voie légitime de raisonnement et de démonstration. Ainsi, quoique les sciences naturelles échappent encore aux applications du calcul, elles se font gloire d'être soumises à l'esprit mathématique; et par la marche sage qu'elles ont adoptée, elles ne

s'exposent plus à faire de pas en arrière; toutes leurs propositions sont établies avec certitude, et deviennent autant de fondemens solides pour ce qui reste à construire.

Ce n'est point non plus par une partialité qui serait peut-être excusable, que Votre Majesté Impériale trouvera les noms des savans français aux premiers rangs dans presque toutes les branches des sciences naturelles; la voix de l'Europe leur assigne cette place comme nous; et même dans les parties où le hasard n'a pas voulu que nos compatriotes fissent les découvertes principales, la manière dont ils les ont accueillies, dont ils en ont suivi toutes les conséquences, les place bien près des premiers inventeurs.

Nous pouvons, nous devons le déclarer en ce moment solennel où nous sommes leurs organes auprès du Chef auguste de l'État, pendant ces vingt années où, dans une autre carrière, des prodiges inouis de dévouement, de valeur et de génie, portaient avec tant d'éclat dans toutes les contrées de l'Univers, les noms des héros de la France, ceux qui cultivent les sciences dans cet heureux pays, ne restaient point indignes d'avoir aussi quelque part à la gloire de leur nation.

Les progrès des sciences pratiques qui tiennent de plus près aux sciences naturelles, entrent comme celles-ci dans le cercle de notre rapport; et c'est en effet par une histoire abrégée de la médecine, de l'agriculture et des arts et métiers que nous le terminons. Mais nous n'avions pas les moyens de rendre cette histoire aussi complète que celle des sciences théoriques.

La médecine, l'agriculture ne sont point toutes entières dans les livres; la première même quoiqu'ordinairement plus savante que l'autre, diffère dans chacun de ceux qui l'exercent; toutes ses doctrines, tous ses procédés ne seraient rien sans le génie et le talent des individus.

L'agriculture a de son côté cette difficulté particulière, qu'elle se complique avec la situation politique, avec le système des impôts, des douanes, avec l'état momentané des relations commerciales; ainsi les procédés les plus certains sont souvent bien éloignés encore de l'instant où ils donneront au public tous les avantages qui peuvent en résulter.

Cependant l'époque actuelle a produit dans l'une et dans l'autre de ces sciences les découvertes à-la-fois les plus importantes et les mieux constatées.

Quand la vaccine serait la seule que l'art de guérir eût à citer, elle suffirait pour illustrer à jamais notre temps dans l'histoire des sciences, comme pour immortaliser le nom de Jenner en lui assignant une place éminente parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Les fumigations acides proposées par M. de Morveau, en détruisant des germes de contagion plus fréquens encore que ceux que la vaccine attaque, rendent des services aussi utiles peut-être quoique moins apparens, et justifient l'honorable récompense que Votre Majesté Impériale a décernée à leur auteur.

Votre Majesté, verra dans notre rapport un précis des autres travaux des médecins sur les diverses maladies, des nouveaux traitemens qui se sont introduits, des moyens nouveaux que les sciences ont fournis à l'art; elle y verra également dans le chapitre de l'agriculture et dans ceux de la botanique et de la zoologie, les nouvelles espèces ou variétés d'animaux ou de plantes utiles et les nouveaux procédés mis en pratique dans leur gouvernement. La crainte d'abuser des instans qu'elle veut bien nous accorder, nous empêche seule de lui rappeler particulièrement ici les travaux de notre respectable vice-président, M. Tenon, sur les hôpitaux; les ouvrages classiques de M. Corvisart, sur les maladies organiques du cœur; de M. Hallé, sur l'hygiène; de M. Sabatier, sur les opérations; de M. Pinel, sur les aliénations mentales et la distribution des maladies; de M. Portal, sur la phthisie, le rachitisme, l'anatomie pathologique; de M. Dessessarts, sur les maladies des enfans; enfin, la nouvelle discipline introduite dans la chirurgie militaire par des hommes animés d'un courage semblable à celui des guerriers qu'ils secourent. Par le même motif, nous omettons, quoiqu'à regret, de lui parler en détail des ouvrages et des instructions populaires rédigés par MM. Parmentier, Huzard, Tessier, Thouin, Bosc, qui ont fait connaître aux cultivateurs tant d'importantes découvertes agricoles.

Le chapitre de la technologie, c'est-à-dire de la connaissance des arts et métiers, le dernier de notre travail, présentera les améliorations les plus nombreuses et les plus variées: depuis les opérations les plus simples de l'économie rurale et domestique jusqu'à nos fabriques les plus compliquées et les plus délicates, il n'est point de procédé qui n'ait éprouvé l'influence bienfaisante des sciences.

Le chauffage des appartemens, des cuisines, des fabriques, l'éclairage des maisons et des rues se font avec des économies considérables; un blan-

chiment nouveau, une foule de procédés et de compositions ont perfectionné l'art de peindre les toiles; la teinture, la peinture en émail, la peinture à l'huile doivent à la chimie des couleurs nouvelles; les cuirs, les peaux de toutes les sortes se préparent en trois fois moins de tems qu'auparavant; les poteries communes sont infiniment plus durables et plus salubres; les plus pauvres demeures sont munies de verres blancs et solides, les crûs les plus médiocres peuvent améliorer leurs vins; les filtres de charbon assurent partout la salubrité des eaux; toutes les sortes de sels se fabriquent en France aussi bien que chez l'étranger; il n'est pas jusqu'aux eaux minérales si nécessaires à la médecine que l'on est parvenu à imiter artificiellement; l'art des impressions stéréotypes enfin porte jusque dans la chaumière du pauvre les compositions du génie: et tous ces avantages, c'est aux sciences naturelles, c'est au goût général qu'elles ont inspiré, c'est aux lumières qu'elles ont répandues jusque dans les ateliers, que le public les doit.

Si nous avions eu à parler à un prince ordinaire, c'est sur ces avantages prochains que nous aurions insisté le plus; la plupart des gouvernemens se croient le droit de ne voir et de ne encourager dans les sciences que leur emploi immédiat aux besoins de la société, et sans doute la plus grande partie du vaste tableau que nous avons esquissé pourrait ne leur sembler comme au vulgaire qu'une suite des spéculations plus curieuses qu'utiles.

Mais Votre Majesté, nourrie elle-même dans les sciences les plus sublimes, sait parfaitement que toutes ces opérations de pratique, sources des commodités de la vie, ne sont que des applications bien faciles des théories générales, et qu'il ne se découvre dans les sciences aucune proposition qui ne puisse être le germe de mille inventions usuelles.

On peut lui dire que nulle vérité physique n'est indifférente aux agrémens de la société, comme nulle vérité morale ne l'est à l'ordre qui doit la régir; les premières ne sont pas même étrangères aux bases sur lesquelles reposent l'état des peuples et les rapports politiques des nations.

L'anarchie féodale subsisterait peut-être encore si la poudre à canon n'eût changé l'art de la guerre; les deux Mondes seraient encore séparés sans l'aiguille aimantée, et nul ne peut prévoir ce que deviendraient leurs rapports actuels, si l'on parvenait à suppléer aux denrées coloniales par des plantes indigènes.

Il est d'ailleurs un point de vue d'une nature infiniment supérieure sous lequel un prince, comme Votre Majesté, et un corps comme celui qui est admis aujourd'hui à l'honneur de vous entretenir, peuvent et doivent peut-être considérer les sciences.

Conduire l'esprit humain à sa noble destination, la connaissance de la vérité, répandre des idées saines dans les classes les moins élevées du peuple, soustraire les hommes à l'empire des préjugés et des passions, faire de la raison, l'arbitre et le guide suprême de l'opinion publique, voilà leur objet essentiel; voilà comment elles concourent le plus à l'avancement de la civilisation, et ce qui doit leur mériter la protection des gouvernemens qui veulent rendre leur puissance inébranlable en la fondant sur le bien-être commun.

Puissions-nous donc avoir peint dignement le grand ensemble d'efforts et de succès des savans de notre âge! Puissions-nous avoir présenté dans leur véritable jour à l'autorité suprême ces hommes respectables sans cesse occupés d'éclairer leurs semblables, et de multiplier pour eux ces vérités générales qui forment le noble apanage de notre espèce, et d'où découlent tant d'applications utiles!

Cet espoir seul nous a soutenus dans la longue et pénible carrière où nous ont engagés les ordres de Votre Majesté, et la confiance de la classe qui nous a choisis pour être ses organes.

Votre Majesté Impériale a ordonné à cette classe de lui proposer les moyens les plus sûrs d'entretenir dans ceux qui cultivent les sciences, l'émulation qui les anime, de diriger constamment leurs efforts vers le but le plus utile, et de leur assurer des successeurs dignes d'eux.

Sans vouloir prévenir les mesures que la sagesse de Votre Majesté prépare pour l'éducation publique, nous avons pris la liberté de lui soumettre quelques idées pour régulariser la première instruction dans les sciences naturelles, et pour répandre davantage dans le public les connaissances technologiques et agricoles. Nous lui avons aussi proposé d'ordonner la rédaction d'un nouveau système des êtres naturels; la science ré-

clame ce travail; notre pays est celui où l'on peut l'exécuter le plus facilement; et il serait beau de voir le nom de NAPOLÉON déjà placé à la tête de tant de grands monumens, de tant de sages lois, de tant d'utiles institutions décorer encore le frontispice d'un ouvrage fondamental. De tous les établissemens, de tous les travaux ordonnés par Alexandre, l'Histoire des animaux d'Aristote, est le seul qui subsiste, comme un témoignage éternel de l'amour de ce grand prince pour les sciences naturelles. Un mot de Votre Majesté peut créer un ouvrage qui surpassera autant celui d'Aristote en étendue, que vos actions surpassent en éclat celles du conquérant macédonien.

Mais de tous les moyens d'émulation, le principal, SIRE, sera toujours la bienveillance honorable que vous daigniez accorder à nos efforts, et l'espérance que quelques-uns de nos travaux seront cités dans l'histoire de votre regne parmi tant de merveilles dont votre génie vous a entouré. Voilà désormais le seul objet de désir qui puisse rester à ceux qui ont le bonheur d'être vos contemporains. Les établissemens que vous avez fondés ou relevés leur assurent une existence honorable; votre munificence ne leur laisse point d'inquiétude pour leur vieillesse; elle leur offre de toute part les moyens de travail et d'expériences; quel aiguillon leur manquerait-il donc sous un prince qui daigne s'intéresser à leurs recherches, les rapprocher de lui, et récompenser leurs succès de son approbation personnelle?

Réponse de Sa Majesté.

« MM. les présidens, secrétaires et députés
» de la première classe de l'Institut.

« J'ai voulu vous entendre sur les progrès de l'esprit humain dans ces derniers tems, afin que ce que vous auriez à me dire fût entendu de toutes les nations et fermât la bouche aux détracteurs de notre siècle, qui, cherchant à faire rétrograder l'esprit humain, paraissent avoir pour but de l'éteindre.

« J'ai voulu connaître ce qui me restait à faire pour encourager vos travaux, pour me consoler de ne pouvoir plus concourir autrement à leurs succès. Le bien de mes peuples et la gloire de mon trône sont également intéressés à la prospérité des sciences.

« Mon ministre de l'intérieur me fera un rapport sur toutes vos demandes: vous pouvez compter constamment sur les effets de ma protection. »

POÉSIES.

Traduction de l'ode d'Horace: Jam satis terribis, etc.,
ode 2^e du 1^{er} liv.

Les saisons en désordre ont assez à la Terre
Du monarque des dieux annoncé le courroux;
A ses propres autels il a de son tonnerre
Fait retentir les coups.

Il a menacé Rome; il a fait craindre au Monde
Le retour désastreux du siècle de Pyrrha:
Quand Protée, entouré des citoyens de l'onde,
Sur les monts s'égarait;

Quand, au lieu du ramier, habitant de leur cime,
Les ormeaux submergés reçurent les poissons;
Quand les daims éperdus flotterent sur l'abîme,
Qui couvrait les moissons.

Vous avez vu, Romains, le Tibre en sa colere
Assiéger de Vesta le temple révére;
Vous l'avez vu briser le marbre funéraire
A vos foyers consacré:

Tandis qu'aux pleurs d'Ilie, au dépit qui l'enflamme,
Tendre époux, de ses foyers il prête le secours;
Et, sans l'aveu des Dieux, change, au gré d'une femme,
Son rivage et son cours.

De ces guerres sans fruit, de ces combats sans gloire,
Où le fer des Romains fut dirigé contre eux,
Les pertes conteront la déplorable histoire
A leurs fils moins nombreux.

A qui des Immortels; Rome, dans ses disgrâces,
Peut-elle offrir les vœux qu'un saint zèle dicte!
Quel génie armera de chants plus efficaces
Les vierges de Vesta?

Du monarque des Dieux apaisant la justice,
O! qui nous lavera d'un forfait détesté?
Viens, brillant Apollon: qu'un nuage propice
Tempère ta clarté.

O toi! qui des amours conduis l'essaim volage,
Descends, tendre Vénus, et ramène les jeux:
Ou, lassée de nos maux, qui furent ton ouvrage,
Regarde tes neveux.

Père de Romulus, toi dont l'âme charmée,
A l'aspect du carnage, aux cris des combattans,
Fait du spectacle affreux que présente une armée
Ses plus doux passe-tems,

Peut-être, revêtu d'une forme mortelle,
Sous les traits d'un héros trompant notre regard,
Fils aîné de Maia souffres-tu qu'on t'appelle
Le vengeur de César.

Revole tard aux cieux; d'un peuple qui t'adore,
Que pour toi le bonheur ait long-tems les appas;
Aux crimes, aux malheurs dont Rome souffre encore,
Ne l'abandonne pas.

De triomphes nouveaux sème ici ta carrière;
Sous les noms les plus doux laisse-nous t'invoquer,
Fais au Parthe, César, respecter la barrière
Que tu sus lui marquer.

Par M. CAUCHY.

GRAVURES.

Le matin, le Soir et la Nuit, trois estampes gravées par feu M. Regnault, d'après ses tableaux.
Prix 4 fr. pièce.

A Paris, chez M. Ponce, enclos des Feuillantines, n° 10.

Ces estampes, gravées dans un genre qui nous rappelle la charmante estampe de *la Fontaine d'amour* du même auteur, sont d'une composition et d'un effet agréables. Les têtes sont gracieuses et remplies d'expression.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, relâche. — Demain, la *Caravane du Caire*, et *Ulysse*. M. et Mlle. Duport danseront au 2^e acte de l'opéra.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'*Intrigue épistolaire*, les *Jeux d'Amour et du Hasard*.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Par l'Opéra-Comique, les *Virtuosi Ambulanti*.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, *Menzikoff et Fédor*, ou le *Fou de Berezoff*, drame en 3 actes.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, *Mme Favart*, la *Marchande de Modes*, parodie de la *Vestale*, et *Piron*.

Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre. Aujourd'hui, Cadet Roussel au *Jardin Turc*, les *Poètes sans-souci*, *Romainville*, et le *Panorama de Momus*.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. la dernière repr. du *Pied de Mouton*, et de la *Queue de Lapin*.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, le *Bail à vie*, et *Olimpia* ou la *Caverne de Strozzi*.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui, grand exercice d'équitation, la 1^{re} repr. des *Folies*, et les *Aventures de Don Quichotte* et de *Sancho Pança*.

Panorama. Les vues d'*Amsterdam*, et de *Boulogne*, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Spectacle de M. Olivier, rue de Grenelle Saint-Honoré. Spectacle tous les jours à huit heures, sans exception. M. Olivier répétera les *Tours les plus curieux*, et les mêmes divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la cour.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, carrefour-Gaillon. Spectacle aujourd'hui. M. Pierre continue les pièces nouvelles annoncées par les affiches. Ce spectacle ingénieux continue toujours d'obtenir les suffrages du public.

L'abonnement se fait à Paris, rue des Poitevins, n° 6; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour six mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départemens, non affranchies, ne seront point retirées de la poste. Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. Agasse, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 14.